

Sous la direction de

Laurence AUBRY | Béatrice TURPIN

Colloque de Cerisy

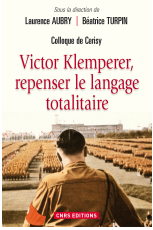
Victor Klemperer, repenser le langage totalitaire



CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



L'écrivain et philologue Victor Klemperer (1881-1960) a le premier recensé au quotidien dans son journal les manipulations opérées sur la langue allemande par le régime nazi : abondance d'abréviations donnant le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés, profusion de termes techniques mécanisant l'homme, tendance à décrire la société en termes organiques. Alors que certains régimes continuent à tordre le langage pour les besoins de leur idéologie, il devenait urgent de redécouvrir

l'œuvre de Klemperer. C'est à cette entreprise que s'est consacré le colloque de Cergy.

Linguistes, sociologues, psychanalystes, anthropologues, confrontent ici l'œuvre de Klemperer à d'autres pensées politiques et explorent, de l'Italie de Mussolini aux dictatures d'Amérique du Sud en passant par les régimes de la Corée du Nord, les caractéristiques de cette langue qui appelle au meurtre et à l'anéantissement de toute altérité. C'est un langage mort, figé, altéré dans sa capacité de signifier, de dire le différent que découvrent ces enquêtes sur divers types de régimes de coercition et de terreur, ainsi que sur les manifestations discursives de leur violence inouïe.

Une relecture de l'histoire des régimes totalitaires dans le sillage de l'auteur de la *Langue du III^e Reich*.

Béatrice TURPIN est maître de conférences à l'université de Cergy-Pontoise. Ses recherches portent sur la linguistique générale, la lexicologie et l'analyse des discours sociaux, médiatiques ou politiques.

Laurence AUBRY est maître de conférences à l'université de Perpignan. Ses recherches portent sur la question du style en littérature et en psychanalyse.

Victor Klemperer

Sous la direction
de Laurence Aubry et Béatrice Turpin

Victor Klemperer
Repenser le langage totalitaire

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Cet ouvrage recueille les actes du colloque Victor Klemperer organisé et publié avec le soutien des universités de Paris IV-Sorbonne (équipe Sens, Texte, Informatique, Histoire, école doctorale Concepts et langages) et de Cergy-Pontoise (Centre de recherche Textes et Francophonies, pôle Langage, Société, Communication, Didactique).

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2012
ISBN : 978-2-271-07584-0

Penser le langage totalitaire aujourd'hui

CHAMP THÉORIQUE

Les ouvrages sur le totalitarisme sont nombreux, qui essayent de l'analyser d'un point de vue historique, sociologique ou bien philosophique, s'interrogeant sur le fait, ses caractéristiques et les pays ou régimes qui en relèvent. Plus rares sont les études qui l'abordent du point de vue du langage et des mécanismes d'influence mis en œuvre. Parmi les auteurs qui se sont penchés sur le totalitarisme et ses langages, le présent volume privilégie trois références. L'expression *langage totalitaire* est empruntée aux livres de Jean-Pierre Faye¹, où le syntagme désigne au pluriel le *champ de langage* de certains récits qui produisent l'histoire en plaçant au centre de leur narration le mot-clé *totalitaire*. Les langages totalitaires nous mettent ainsi sous les yeux « la plus dangereuse des expérimentations sur le rapport entre le langage et l'action, entre le changement de forme et la transformation matérielle² ». Avec le pluriel, l'auteur vise une combinatoire née de l'entrecroisement de discours, de langages émis et propagés. Le passage au singulier oriente la réflexion vers la question des invariants qui définiraient le langage totalitaire, ainsi que leur mise en débat.

Quels traits seraient communs à *n'importe quel* langage totalitaire, le langage recouvrant alors d'une façon générique les distinctions selon les époques, les espaces, les contextes sociopolitiques, linguistiques et culturels ? Quelle serait alors la spécificité *du* langage totalitaire, par opposition à d'autres langages, éventuellement proches, et qu'il faudrait situer. Ainsi Jean-Pierre Faye mentionne-t-il l'apparition, en 1990, d'un *autre langage meurtrier* : le nouveau discours de l'intégrisme est-il un langage totalitaire ?

Les auteurs de cet ouvrage ont en commun d'interroger le langage ou de penser, à partir d'un fait de langue ou d'une expérience de parole, une réalité qui l'excède. Les différents horizons disciplinaires d'où ils s'expriment soulignent assez le danger de l'aporie ou de la dispersion inhérent à cette démarche. Mieux encore que cette expression, *le langage totalitaire* – d'ailleurs souvent passé au crible de la critique dans les chapitres qui suivent –, la personne, le

1. Le tout premier, en 1972, était une thèse : *Langages totalitaires* (Paris, Hermann).
2. J.-P. Faye (1972), *Introduction aux langages totalitaires*, Paris, Hermann, 2003, p. 102.

livre et les mots de Victor Klemperer dans son journal nous ont donné l'assurance d'une convergence. En un juste retour, *LTI, la langue du III^e Reich* nous a aussi été un *balancier*...

Notre propos ne sélectionnait pas certains régimes définis *a priori* comme *totalitaires*, cependant que la question du *langage totalitaire* et de ses champs ramène régulièrement au *totalitarisme*. De ce phénomène, Hannah Arendt propose un éclairage philosophique et politique essentiel, quand bien même il peut et mérite sans doute d'être lui aussi passé au tamis d'une herméneutique. Distinct des autres formes du pouvoir absolu – dictature, tyrannie, etc. –, le *totalitarisme* serait « international dans son organisation, universel dans sa visée idéologique, et planétaire dans ses aspirations politiques³ ». H. Arendt souligne en particulier sa corrélation avec l'émergence de la *masse* comme « chaos d'intérêts individuels » indifférenciés, à la fois support (la masse endocentrée) et cible (la masse exterminée) de la visée totalitaire. En 1951, dans la première édition des *Origines du totalitarisme*, elle note l'apparition de *mouvements* totalitaires dans l'Europe de l'après-guerre mais limite son analyse à deux *gouvernements* totalitaires parvenus à s'établir solidement : la Russie de Staline en 1929 et l'Allemagne de Hitler en 1933. Cependant, dans la préface de 1971 au 3^e volume, *Le Système totalitaire*, elle distingue un autre « authentique gouvernement totalitaire » communiste en train de se développer, « quoique dans des formes différentes, en Chine⁴ ». Pour ce qui a trait au langage, elle note un écart intéressant entre le mot et la chose : « Mussolini lui-même, qui aimait tant l'expression d'« État totalitaire », n'essaya pas d'établir un régime complètement totalitaire et se contenta de la dictature et du parti unique⁵. » En continuité et dissonance avec elle, Jean-Pierre Faye précise que « l'État qui a fondé le parti bolchevique ne s'est nommé à aucun moment *totalitaire* », alors que c'est dans l'Italie fasciste et prononcé par Mussolini que le signifiant *État totalitaire* aurait surgi dans le langage et été pour la première fois assumé comme tel⁶.

Au-delà des oscillations et des contradictions éventuelles entre les perspectives adoptées ici, privilégiant tantôt le linguistique, tantôt les discours, tantôt la structure, tantôt l'histoire, un examen des *formes* et des *effets* du langage totalitaire suppose de se demander dans quelle mesure il serait ou non le fait des seuls *totalitarismes*, pour peu que l'on puisse les définir. Faut-il dès lors entendre cet adjectif, *totalitaire*, dans un sens réservé et restreint, ou est-il légitime au contraire de l'ouvrir pour penser cet écart ?

3. H. Arendt (1972), *Les Origines du totalitarisme*, 3. *Le Système totalitaire*, Paris, Seuil/Gallimard, 2002, p. 13 (note 3).

4. *Ibid.*, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 42.

6. J.-P. Faye, *Introduction aux langages totalitaires*, *op. cit.*, p. 153.

Si *du langage totalitaire* ou des formes de langage totalitaire se font jour en dehors du totalitarisme politique, Hannah Arendt nous offre quelques repères quand elle distingue différents degrés de totalitarisme, dont la nature est aussi modifiée, en fonction de la temporalité. Il existe pour elle une opposition entre deux langages : l'un trahit un mouvement totalitaire œuvrant dans un monde non totalitaire – essentiellement un langage de propagande –, l'autre est propre à un gouvernement totalitaire institué – il se dédouble entre une langue de l'endoctrinement et une langue de la terreur. Tournée vers les exécutants, la première crée une néo-réalité : ainsi du mot *ennemi objectif* rendant obsolète celui d'*opposant*. La seconde langue privilégie la masse et s'accomplit dans les camps d'extermination : elle vise la destruction du sens, de la pensée dans le mouvement de la langue et de ses transformations, où le meurtre se préparait déjà en secret – la propagande, dans les camps nazis, tombe sous le coup d'une interdiction prononcée par Himmler. Notre hypothèse, en préalable à cet ouvrage, sera que le point de jonction entre ces deux langages pourrait être l'orientation *totalisante* de certains langages où l'autre, l'interlocuteur, peut à tout moment devenir l'*ennemi objectif*.

ENJEUX

Nos trois auteurs de référence, V. Klemperer, H. Arendt et J.-P. Faye, se retrouvent sur quelques points, qui permettent de caractériser *a minima* notre objet, le langage totalitaire, et d'esquisser les premiers enjeux des analyses qui vont suivre. Dans toute entreprise totalitaire dont le but est la métamorphose de l'humain, le langage joue un rôle majeur. Aussi est-ce la raison pour laquelle la démarche de Victor Klemperer a pu nous servir d'emblème. À partir de la scrutation des moindres faits et détails du discours quotidien, le philologue persécuté par les nazis recense les *transformations* et les *métamorphoses* de la langue que reprendra plus tard Jean-Pierre Faye. Il nomme en particulier les effets pragmatiques de domination de *la langue du vainqueur*, dont l'abréviation LTI n'est rien d'autre que le sigle ironique. Son livre est une *réflexion* au double sens d'un reflet – qui, comme un miroir, montre et donne forme – et d'une critique – qui démonte le processus totalitaire à l'œuvre dans la langue et par la langue. En cela *LTI, la langue du III^e Reich*, à la différence de la « *lingua tertio imperii* », fut *poétique* dans le sens que Roman Jakobson donne à ce mot.

Dans ces langues totalitaires, dont la LTI est un exemple, la fiction prend le pas sur la réalité, jusqu'à prétendre la recréer totalement. Ces langues « nous font toucher de la main la jointure du langage et de l'action réelle⁷ », puisque la

7. *Ibid.*, p. 75.

propagande totalitaire tend à la réalisation de « tout ce qu'elle avance⁸ ». Ainsi le langage totalitaire entretient un rapport singulier avec la catégorie du performatif. La définition d'un groupe (ici les juifs ou les déviationnistes) comme « inadaptés », « incurables », ou « classe moribonde », et l'annonce prophétique de l'extinction à venir de ce groupe en « style totalitaire » sont, pour ses meilleurs décrypteurs, l'expression de la volonté d'extermination de ce groupe de la part du chef, et l'annonce de sa liquidation effective⁹.

Servant un projet de transformation de l'homme de l'intérieur, le langage totalitaire est si étroitement lié à cet objectif, avoué ou non, qu'il s'en distingue difficilement : le but et le moyen, en lui, comme en une langue poétique, se confondent. Victor Klemperer montre ce changement à l'œuvre dans et par la LTI et jusqu'en lui-même, mais la tient à distance par l'écriture¹⁰. H. Arendt, elle aussi, insiste sur la « très réelle tentative totalitaire de dessaisir l'homme de sa nature sous prétexte de changer celle-ci¹¹ ». Selon elle, ces expériences abjectes menées dans les camps et les laboratoires nazis n'auraient pas réussi à changer la nature humaine ; mais elles sont parvenues en revanche à montrer que l'homme peut être détruit totalement, jusqu'à l'effacement des traces de son existence.

Si le totalitarisme échoue dans son entreprise démiurgique de métamorphose, mais s'accomplit, peut-être malgré lui et à ses dépens, dans la néantisation, qu'en est-il du langage, le *propre de l'homme* ? La domination totalitaire semble porter les germes de sa propre destruction nous dit Hannah Arendt¹², et Jean-Pierre Faye livre une des clefs de ce processus d'auto-anéantissement lorsqu'il décrit un III^e Reich « embouteillé dans ses langages¹³ ». Cependant, la langue qu'évoque Victor Klemperer est aussi une langue qui se meurt. Jour par jour, chapitre après chapitre, il nous fait assister à l'effondrement de sa structure, à l'explosion imminente de son système, miné de l'intérieur par une LTI qui progressivement la corrompt et la dénature, jusqu'à l'assimiler :

Tout nageait dans la même sauce brune, et par cette homogénéité absolue de la langue écrite s'expliquait aussi l'uniformité de la parole. (*LTI*, p. 36)

8. H. Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, 3. *Le Système totalitaire*, *op. cit.*, p. 125.

9. *Ibid.*, p. 125, voir aussi p. 104.

10. *LTI*, p. 359.

11. H. Arendt, *La Nature du totalitarisme*, Paris, Payot & Rivages, 2006, p. 45.

12. *Ibid.*, p. 277.

13. J.-P. Faye, *Introduction aux langages totalitaires*, *op. cit.*, p. 7.

ANTIDOTES ?

Selon Hannah Arendt, la « renaissance riche et rapide des arts, même clandestins, au même titre que les procès des opposants, même à huis clos » serait le tout premier signe du déclin d'un totalitarisme¹⁴. À rebours, le *totalitaire* ne se limite pas à interdire ou à sanctionner, mais veut abolir, exterminer toute altérité, jusque'à son moindre signe.

L'« art comme avènement d'une altérité qui échappe, et lieu de l'invisibilité de l'énigme, ne peut être que l'objet d'une haine qui, sous le fanatisme nazi, appela aux désignations infamantes d'« art dégénéré¹⁵ ». » Sous la plume de Ghislain Lévy, cela s'entend en écho avec le « décret décisif » signé par Hitler le 1^{er} septembre 1939. Le jour où la guerre éclata, ce décret « déclencha tous les meurtres de masse qui suivirent [...] Il concernait non seulement les aliénés (comme on le croit souvent), mais tous les incurables. Les fous ne furent que les premiers à être liquidés¹⁶. »

Cependant, face à la volonté politique, énoncée et agie par la langue, d'empêcher l'autre de penser, il reste possible de dénoncer « tous les « totalitarismes » fondés sur la glorification de « l'un » et le refus de la diversité », nous dit Sylvie Pariset. Elle propose comme défi au XXI^e siècle un nouveau *Babel*, où la réactualisation du mythe par renversement d'écriture – et non corruption de langue – serait confiée à la littérature d'aujourd'hui¹⁷. On savait bien déjà, depuis 1984 de Georges Orwell¹⁸, comme la dénonciation des langues totalitaires pouvait être assumée aussi par le récit littéraire.

Et qu'en est-il au-delà du roman, en tant que « lieu où s'effectue l'alchimie des formes d'un texte source¹⁹ » ? D'autres formes d'art, par exemple la poésie mais aussi le *poétique* comme modalité du langage – à l'œuvre aussi dans le cinéma, la photographie, la peinture, peut-être même la musique... –, seraient-elles aussi et davantage à même de faire l'éloge de la pluralité, et un chant du deuil de la « ténébreuse et profonde unité » ? Contre n'importe quel langage totalitaire, ainsi que le rappelle un poète : « Les langues sont poétiques en cela que plusieurs²⁰. »

14. H. Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, 3. *Le Système totalitaire*, op. cit., p. 28.

15. G. Lévy, *L'ivresse du pire*, Paris, Campagne Première, 2010, p. 138.

16. H. Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, 3. *Le Système totalitaire*, op. cit., p. 101 (note 19).

17. S. Pariset, *Le Défi de Babel. Un mythe littéraire pour le XXI^e siècle*, Desjonquères, 2001, p. 17. Il s'agit des actes d'un colloque qui s'est tenu à l'université Paris-X – Nanterre, le 24-25 mars 2000.

18. G. Orwell, (1948), 1984, Gallimard, 1950.

19. S. Pariset, op. cit., p. 19.

20. Jean-Michel Maulpoix, cité par S. Pariset, *ibid.*, p. 12.

En s'appuyant sur la réflexion de Klemperer et en tentant de la prolonger, cet ouvrage a donc pour projet d'interroger dans une perspective interdisciplinaire le rôle du langage dans les régimes de coercition, la place qu'y tiennent la rhétorique et la manipulation, et de voir comment une idéologie totalitaire peut s'infiltrer de manière contraignante dans les consciences.

Les intervenants appartiennent à des disciplines diverses (sciences de la communication, linguistique, sémiotique, psychanalyse, sociologie, anthropologie, philosophie, littérature). Le but était de croiser les approches, chacune d'elles permettant d'éclairer différemment un objet constitué en commun, objet dont nous avons posé au préalable l'appellation au début de colloque : le « langage totalitaire », appellation déjà prise dans un réseau discursif qu'il s'agissait de démêler.

Nous laissons au lecteur le soin de parcourir ces pages et de découvrir, dans le croisement des discours, les traits de cette langue totalitaire que l'ouvrage tente de cerner. Ce livre se veut également un appel à la vigilance, à la distance critique, à l'écoute, au refus de l'Un²¹ – autre nom du Total.

Laurence Aubry – Béatrice Turpin

21. Et de ses déclinaisons.

Victor Klemperer :

quelques repères chronologiques

- 1881 Victor Klemperer naît à Landsberg, dans un milieu aisé de notables intellectuels juifs. Son père est un rabbin libéral.
- 1899 À seize ans, il commence un journal, qu'il tiendra jusqu'à la veille de sa mort, en 1959. Ce sont ses *soldats de papiers*.
- 1903 Sous l'influence de son frère aîné, il se convertit au protestantisme.
- 1906 Il épouse Eva Schlemmer, pianiste et musicologue. Celle-ci est également protestante, mais Victor Klemperer présente, en signe de rébellion familiale, un extrait de naissance attestant son origine juive. Il revendiquera par la suite la « bigamie confessionnelle ».
- 1920 Victor Klemperer est nommé professeur de philologie romane à l'université de Dresde. Entre 1925 et 1930, il publie *La Littérature française de Napoléon à nos jours*.
- 1933 Le philologue commence à prendre note de traits totalitaires et d'inflexions mortifères apparaissant dans sa langue maternelle.
- 1934 Les neveux de Victor Klemperer émigrent aux États-Unis.
- 1935 Comme « non aryen », Victor Klemperer est contraint à la retraite anticipée par le gouvernement nazi. Il perd sa chaire de littérature et toute activité intellectuelle lui est rapidement interdite.
- 1936 Son frère Georg, médecin à l'hôpital Moabit de Berlin, et son oncle, le chef d'orchestre Otto Klemperer, nommé chef du Philharmonic Orchestra de Los Angeles, émigrent également. Provisoirement protégé par le mariage *mixte*, le couple décide de rester à Dresde. Le Journal témoigne néanmoins du déclin constant de Victor Klemperer à ce sujet.
- 1938 Première occurrence dans le Journal du titre que Klemperer donnerait à une étude de la perversion de la langue allemande par le nazisme. Il projette une encyclopédie à la manière de celles des Lumières. Ce sera un ensemble de courts chapitres consacrés à un trait saillant de déformation linguistique, mêlé à quelques inserts témoignant de la matière initiale du diariste.
- 1940 Le couple Klemperer est dans l'obligation de louer la maison qu'ils ont achetée dans la banlieue de Dresde, et d'emménager dans une *Judenhaus* (« maison de juifs »). Écrivant et lisant les livres empruntés par Eva dans les bibliothèques qui lui sont désormais interdites, Victor Klemperer vit sous la

- menace d'une dénonciation qui lui ferait mettre en péril la vie de ses compagnons. Au risque de sa vie, également, Eva transporte quotidiennement les papiers de son mari en lieu sûr, chez une amie.
- 1941 Pour avoir oublié le couvre-feu, Victor Klemperer passe huit jours en prison. Privé de son viatique, l'écriture, il prend quelques notes grâce à la complicité d'un gardien. Il intercale au retour dans son Journal le récit, rédigé après coup, de son incarcération : il l'appelle *Cellule 89*.
- 1945 Le 13 février, jour de la déportation programmée des 174 juifs survivants à Dresde, Victor Klemperer est convoqué par les nazis. Sauvé *in extremis* par les bombardements alliés sur la ville, il part pour un long exode à travers la Saxe et la Bavière avec son épouse. Eva a arraché l'étoile juive du pardessus de son mari.
De retour à Dresde, l'avenir est incertain : excepté la maison de Dölzchen, le couple a tout perdu. Après une hésitation, Victor Klemperer décide de rester en RDA. Il adhère au KTP, confiant dans la ligne du parti qui prône la *dénazification* et la protection des intellectuels « juifs non juifs ». Dans son Journal, il dit attendre le retour des « vrais Allemands » et son espoir de retrouver son identité de « juif allemand ».
- 1947 Victor Klemperer hésite à se remettre à ses travaux littéraires, interrompus par le nazisme. Il décide finalement que l'urgence va à la rédaction de *L.T.I., Notizbuch eines Philologen*, à partir des notes prises quotidiennement dans son journal. Publié, l'ouvrage est cependant vite ignoré par les communistes : les rééditions sont en nombre restreint.
- 1951 À 70 ans, Victor Klemperer obtient enfin une chaire à l'université Humboldt de Berlin. Il réalise ainsi le rêve d'égaliser ses proches. Après la mort d'Eva, il épouse en secondes noces une ancienne étudiante, Hadwig Kirchner.
- 1954 Son *Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle* commence à paraître. La diffusion de ses ouvrages reste néanmoins limitée et sa carrière est freinée par le parti, déçu par la position de retrait de cet intellectuel qui déclare « conserver sa liberté de pensée ». Le succès de *L.T.I.* devient également embarrassant : « Ce livre qu'on ne lit qu'à l'Est et dont on ne parle qu'à l'Ouest. »
- 1960 Mort de Victor Klemperer.
- 1977 Ses papiers personnels sont légués par son épouse à la bibliothèque de Dresde.
- 1995 Grâce au travail d'un ancien élève, Walter Nowojski, le Journal (*Tagebücher*) de Victor Klemperer commence à paraître en Allemagne.
- 1996 Publication de la traduction française de la *LTI, la langue du III^e Reich*.
- 2000 La partie du *Journal* écrite sous le nazisme (1933-1945) est également traduite et publiée en deux volumes : *Mes soldats de papiers* et *Je veux témoigner jusqu'au bout*. Les titres reprennent deux expressions de Klemperer désignant son activité d'écriture.

Abréviations utilisées

Dans l'ensemble de l'ouvrage, les références aux écrits de Victor Klemperer seront abrégées comme suit :

- LTI*: Klemperer, Victor (1975), *LTI, la langue du III^e Reich*, trad. fr. E. Guillot, présentation S. Combe, A. Brossat, Paris, Albin Michel, 1996 (« Pocket Agora », 2002).
- Journal 1933-1941*: Klemperer, Victor, *Mes soldats de papier, Journal 1933-1941*, trad. fr. G. Riccardi, Paris, Seuil, 2000.
- Journal 1942-1945*: Klemperer, Victor, *Je veux témoigner jusqu'au bout, Journal 1942-1945*, trad. fr. M. Küntz-Tailleur et J. Tailleur, Paris, Seuil, 2000.

Première partie

**Genèse, circulation
et définition d'un concept**

Langages totalitaires, la crise, la guerre

Jean-Pierre FAYE

« Beaucoup ont mis l'accent sur le caractère étrangement informe (shapelessness) du gouvernement totalitaire. »

Hannah Arendt

En guise de prologue, je soulignerai une évidence préliminaire : la question du « langage totalitaire » s'ouvre sur l'urgence de s'interroger sur le mot « totalitaire » lui-même – sur son point d'apparition notamment. Il rejoint alors bien des champs de langages décisifs.

Celui qui en a noté les empreintes au jour le jour, sur son terrain du quotidien, fut Victor Klemperer.

Le 12 décembre 1941 il écrit dans son journal, qu'il intitulera plus tard *Mes soldats de papier*, la note suivante :

« LTI poussée jusqu'à l'absurde... »

Nous savons que la LTI, *lingua tertii imperii*, langue du III^e Reich, est cette notation générale sous laquelle il la recueille – c'est la langue nazie elle-même, là où elle est poussée jusqu'à l'absurde de la fureur et de la cruauté dans la bêtise.

Le 12 décembre de l'an 41, l'année la plus grave et la plus décisive du déchaînement cruel, il s'agit du discours de Hitler prononcé la veille : « Hier, 11 décembre 1941, l'Allemagne déclare la guerre aux États-Unis. Nous ne l'avons appris précisément que tôt ce matin (dans la cave à charbon...). »

Écoutons cette « LTI poussée jusqu'à l'absurde ». Voici en quels termes le Führer annonce sa propre déclaration de guerre aux États-Unis, entraînée par l'offensive japonaise sur Pearl Harbour qui s'est déchaînée le 6 décembre 41 : « C'est le Juif dans toute la bassesse satanique de son être qui s'est rallié autour de cet homme » – Roosevelt : l'homme qui précisément va vaincre le Reich hitlérien et en libérer l'Europe.

La notation de la *lingua tertii imperii* aura le dernier mot sur cet « Empire » qui aura provoqué successivement les deux superpuissances du siècle. Leurs blindés vont se rencontrer à Berlin, aux moments mêmes où le promoteur de ce Reich est incinéré dans les caves de la Chancellerie à Berlin – dans ce même palais où le hasard a fait que fut créé, en 1808, le spectacle initial du *Faust* de Goethe.

Est-ce cela le langage totalitaire ? Sans doute est-ce son paroxysme, qui va conduire le personnage infâme à son propre écrasement mais aussi à celui de plus de cinquante millions de victimes, en comptant les retentissements symétriques en Extrême-Orient.

Mais pour *entendre* exactement ce langage et son effet, il faut remonter à ses sources nombreuses – et précisément à celle qui au départ a contribué à lui conférer le pouvoir de *produire* le meurtre de masse à une échelle inconnue jusque-là dans l'histoire.

Ces « sources » de son pouvoir remontent précisément à l'apparition de ce mot « totalitaire » lui-même. Mais il faut préciser que cette apparition s'est produite *quatre* fois, de façon distincte :

– Le terme surgit d'abord, aspect très oublié, dans la langue italienne, sous le nom précis de « *Stato totalitario* » : l'adjectif utilisé dans une improvisation du Duce dès octobre 1925 sera intégré dans la *Dottrina del fascismo* en 1930 par l'idéologue néohégélien Gentile.

– Il resurgit dans la langue allemande avec les termes modifiés du « *totale Staat* », définis par le juriste Carl Schmitt ; et consacrés par un discours du Führer en octobre 1933.

– Il fait une apparition durable en langue espagnole dans l'État franquiste par les statuts, les « Points », « *los Puntos* », de la Phalange, signés par son fondateur, José Antonio Primo de Rivera, en 1934 ; et de là, en référence au « Nouvel État totalitaire », dans le « Discours d'unification » de la Phalange et des carlistes, en 1937, où il est fait référence aux « autres pays totalitaires » ; puis dans un discours du Caudillo et dans le texte fondateur de la « Charte du travail », le *Fuero del Trabajo*, en 1938.

– Il apparaît, comme un marqueur politique de langue française, en juillet 1940, dans un discours de Pierre Laval en vue d'instituer le « chef de l'État » qui sera substitué au président de la République et au président du Conseil de la III^e République.

Un fait, une donnée se trouve souvent oubliée : le terme surgit pour la première fois en langue italienne à une date très précise : le 10 juin 1925. C'est la date anniversaire de l'assassinat du leader socialiste-démocratique Matteotti par un ou plusieurs membres des escouades, « *squadri* », du parti fasciste au pouvoir, le 10 juin de l'an 1924. La position de Mussolini est d'abord de se réfugier dans la légalité : les auteurs du crime seront recherchés... Mais les

Achévé d'imprimer

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr